

## Echos du FIFF

## 29<sup>e</sup> Festival International de Films de Fribourg

21 au 28 mars 2015

Jacir Eid Al-Hwietat (Theeb) et  
Hussein Salameh Al-  
Sweihyeen (son frère  
Hussein) dans *Theeb*



Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de  
contrôle des films :

<http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la  
protection de la jeunesse :

[http://filmrating.ch/fr/verfahrenki  
no/suche.html?search=](http://filmrating.ch/fr/verfahrenki/no/suche.html?search=)

Contenu :

Page 1

Coup d'oeil

Page 2

*Theeb*, Naji Abu Nowar, Jordanie,  
Emirats Arabes Unis, Royaume-  
Uni, Qatar 2014

*Corn Island – Simindis Kundzuli /  
La Terre éphémère*, Giorgi Ovash-  
vili, Géorgie 2014

Page 3

*A Girl at my Door*, July Jung,  
Corée du Sud 2014, 1h59

*Taxi Téhéran*, Jafar Panahi, Iran  
2015

*Sand Dollars – Dólares de Arena  
– Les Dollars des Sables*, Laura  
Amelia Guzmán & Israel Cárdenas,  
République Dominicaine 2014

Page 4

*Dap cãnh giua không trung -  
Flapping in the Middle of No-  
where*, Hoang Diep Nguyen, Vi-  
etnam, France, Norvège, Alle-  
magne 2014

### Coup d'oeil

La 29<sup>e</sup> édition du FIFF proposait  
quelque 150 films (des « oh ! là  
là ! » mais aussi des « olé !  
olé ! »), dont 113 en première  
suisse ou internationale, venant  
de 57 pays. Seuls 11 de ces  
films sont distribués chez nous.  
Les autres, ce sera sur  
l'ordinateur ou la TV ! Le festival  
a battu son record de fréquentation  
: plus de 40'000 entrées  
cette année ! Comme chaque  
année, [www.e-media.ch](http://www.e-media.ch) a rédigé  
les fiches pédagogiques des  
films programmés par [Planète  
Cinéma](#) pour les classes de  
Romandie et de Suisse alle-  
mande.

La compétition internationale de  
longs métrages comptait 12  
titres. Le Regard d'Or, d'une  
valeur de CHF 30'000, est allé à  
**González**, du Mexicain Christian  
Diaz Pardo, que nous n'avons  
pas vu. En fait, si vous souhaitez  
des informations complètes sur  
compétition et palmarès, nous

vous renvoyons aux sites de  
[www.clap.ch](http://www.clap.ch) et [www.lebillet.ch](http://www.lebillet.ch).

La moisson 2015 fut maigre pour  
nous pour cause d'horaires. Les  
séances commencent à midi. La  
dernière à 21h30 ou 22 h. Vu la  
longueur proverbiale des films  
actuels, et les retards fréquents  
dans les horaires du FIFF, il a  
fallu faire des sacrifices pour  
attraper le dernier train de  
23h32 ! Le coup de grâce, pour  
qui dépend du train, ce fut le  
dernier soir (28 mars) : nous  
avons programmé **Billy Jack**  
(une curiosité des années 1970)  
à 22h, mais à la même heure  
passait **Blackhat**, le dernier Mi-  
chael Mann, qui ne sort pas en  
Romandie ! Irrésistible : on a  
échangé nos billets. Mais les  
présentateurs avaient 20 minutes  
de retard, leur présentation fut  
longue et le film (de 133 minutes)  
lancé à 22h35 ! Le train  
n'attendant pas, on a raté la der-  
nière demi-heure de **Blackhat** !  
Très frustrant !...

### Commentaires

Le festival s'est penché, à son  
habitude, sur les misères du  
monde, et, à l'exception de  
**González** que nous regrettons

d'avoir raté, nous croyons avoir vu  
les meilleurs films de la compéti-  
tion qui révèlent le destin (drama-  
tique) d'un ou de personnages se  
jouant dans un contexte socio-

**Contenu (suite) :**

**Page 4**

**Mr. Kaplan**, Alvaro Brechner, Uruguay 2014

**Page 5**

**Svecnikova djeca - The Priest's Children – Bonté Divine**, Vinko Brešan, Croatie, Serbie 2013  
**Le Dernier Coup de Marteau**, Alix Delaporte, France 2015

**Page 6**

**Szabadesés - Free Fall**, György Pálfi, France, Corée du Sud, Hongrie 2014  
**Daan Gyun naam yu / Don't Go breaking My Heart 2**, Johnnie To, Hong Kong 2014  
**A Girl walks Home Alone at Night**, Ana Lily Amirpour, Etats-Unis 2014

**Page 7**

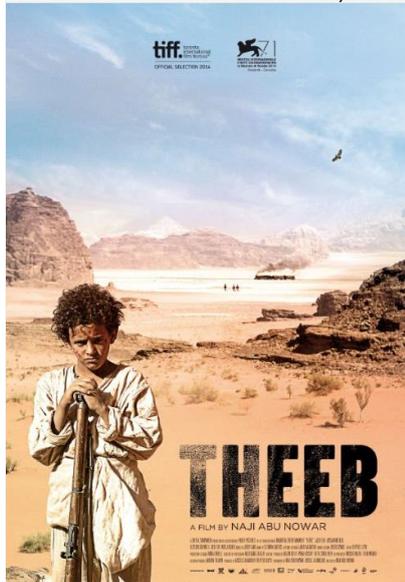
**Shane**, George Stevens, Etats-Unis 1953  
**The Outlaw Josey Wales**, Clint Eastwood, USA 1976

**Page 8**

**The Colour of Money**, Martin Scorsese, U.S.A. 1986  
**Into the West / Le Cheval venu de la Mer**, Mike Newell, Irlande, Royaume-Uni 1992  
**Donnie Brasco**, Mike Newell, Etats-Unis 1997

**Page 9**

Rencontre avec le comédien Jean-François Stévenin  
Vœux pour la prochaine et 30<sup>e</sup> édition du FIFF 12 - 19 mars 2016)



historique souvent difficile que le film nous fait découvrir.

Nous les avons notés selon le barème suivant :

\* **Thématique un peu floue, moyennement maîtrisée formellement : montage, langage et mise en scène peu propices à capter l'attention d'un jeune public.**

\*\* **Thématique intéressante pouvant intéresser un jeune public, pas forcément rattachable à plus d'une discipline du PER, mise en scène bien maîtrisée, rigueur et clarté du propos.**

\*\*\* **Très bonne adéquation entre le fond (thématiques actuelles, universelles) et la forme (mise en scène fluide, dialogues et langage visuel limpides, montage efficace, personnages étoffés). Film exploitable dans plusieurs disciplines du PER.**

**Les films en compétition (6 recensés et 6 non vus) :**

**Theeb**, Naji Abu Nowar, Jordanie, Emirats Arabes Unis, Royaume-Uni, Qatar 2014, 1h40, COMPETITION INTERNATIONALE, Distribué en Suisse par Trigon dès le 8 avril. [Fiche pédagogique e-media](#) \*\*\*

En 1916, dans la province ottomane d'Hedjaz, Theeb, un petit garçon bédouin dont le prénom signifie «le loup», a érigé son frère aîné en modèle et mentor, depuis que leur père est mort. Cette famille bédouine vit à l'écart des grands bouleversements mondiaux. Lorsqu'un officier britannique et son serviteur arabe viennent demander leur aide, Hussein, obéissant aux lois hospitalières des Bédouins, accepte de les guider vers un puits proche des voies ferrées ottomanes, à travers un désert infesté de maraudeurs, de mercenaires ottomans, de rebelles arabes. Les intentions de l'Anglais ne sont pas clairement

expliquées, mais la mystérieuse boîte qu'il transporte pourrait être un détonateur. Theeb ne supporte pas d'être séparé de Hussein, il décide de suivre les 3 hommes de loin, mais il est repéré et intégré sans enthousiasme dans le groupe. Le quatuor tombe dans une embuscade, les trois adultes sont tués. Theeb reste seul, à côté du cadavre de son frère.

Theeb doit grandir, se débrouiller seul, sans son frère. Il lui faut trouver de l'eau potable, se cacher pour échapper aux brigands, enterrer son frère, choisir à qui faire confiance. Que va-t-il devenir au milieu d'ennemis ? L'histoire se déroule pendant la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, à l'époque de la Grande révolte arabe. Pour les Bédouins du Hedjaz, la vie est en train de changer, à cause du chemin de fer reliant Damas (en Syrie) à Médine, construction qui traverse le Hedjaz et prive peu à peu les guides nomades de l'essentiel de leur gagne-pain : guider les fidèles vers la Mecque. La ligne est régulièrement attaquée par des bandes arabes dirigées par « Lawrence d'Arabie ». L'immixtion anglaise dans la rébellion arabe est incarnée ici par l'officier anglais que Hussein doit guider dans le désert. Justice, vengeance, perte de l'innocence, ce sont les thématiques très fortes de ce « western arabe ». Les décors naturels n'ont rien à envier à Monument Valley : des formations rocheuses et du sable à perte de vue, et le chameau en guise de monture. Naji Abu Nowar, réalisateur d'origine britannique, a grandi en Jordanie et fait ses études au Sundance Institute. **Theeb** est son troisième film. On l'aurait bien vu gagner le Regard d'Or de Fribourg !

**Corn Island – Simindis Kundzuli / La Terre éphémère**, Giorgi Ovashvili, Géorgie 2014, 1h40, COMPETITION INTERNATIONALE – Distribué en Suisse par Trigon - **Prix du Public FIFF.** \*\*\*



Le grand-père et sa petite-fille (Ilyas Salman et Mariam Buturishvili) dans **Corn Island**



Cette histoire d'un vieux paysan abkhaze et sa petite-fille, en lutte contre une nature peu clémente et un environnement humain hostile à cause de conflits pérennes, se veut universelle et intemporelle. Au printemps, après le dégel, lorsque les eaux du fleuve Inguri transportent des tonnes d'alluvions du Caucase, il se forme parfois des îlots temporaires. Le premier qui y plante son fanion s'arroge le droit d'exploiter cette terre éphémère. C'est sur un tel îlot que le vieil homme et l'enfant, une orpheline, construisent une cabane, labourent la terre et font pousser leurs céréales dans ce fertile terrain alluvial. Le film se déroule entièrement sur ce fleuve qui sépare l'Abkhazie et la Géorgie qu'une guerre meurtrière opposa en 1992-1993. La guerre est finie, mais les tensions persistent. Tandis que le maïs mûrit (et l'adolescente aussi), les patrouilles frontalières géorgiennes, russes ou abkhazes passent sans relâche, comme un rappel de la précarité de la situation. Cette fable presque muette sur la condition humaine ne peut que finir mal. Le public du FIFF a su apprécier la beauté dramatique du film géorgien, dommage qu'il n'ait pas fait d'émules parmi les jurys.

**A Girl at my Door**, July Jung, Corée du Sud 2014, 1h59, COMPÉTITION INTERNATIONALE. \*\*\*

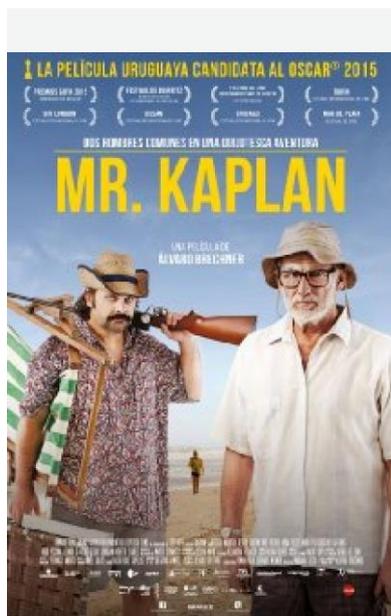
Young-Nam, jeune commissaire de Séoul, discrètement homosexuelle, est mutée dans un village de Corée. Elle se retrouve confrontée au monde rural avec ses habitudes, ses préjugés et ses secrets. Elle croise une jeune fille, Dohee, dont le comportement singulier et solitaire l'intrigue. Une nuit, Dohee se réfugie chez elle... Relation complexe entre deux solitaires, deux victimes. La réalisatrice aborde avec bravoure l'alcoolisme, l'homosexualité féminine, la solitude, la maltraitance, l'intolérance, la manipula-

tion et d'autres thèmes encore. Le récit est fluide, le ton retenu, les interprètes parfaits. Un film qui vous marque, mais qui n'a pas eu l'heur d'émouvoir les jurys du FIFF.

**Taxi Téhéran**, Jafar Panahi, Iran 2015, 1h22, COMPÉTITION INTERNATIONALE, distribué en Suisse par FilmCoopi AG, Zürich. \*\*\*

Jouant le chauffeur au volant de son taxi, Jafar Panahi sillonne les rues de Téhéran. Au gré des passagers (un « brave » citoyen aux idées fascistes ; une dame trop tolérante ; une presque veuve plus concernée par son sort que celui de son époux agonisant ; un vendeur à la sauvette de DVD piratés ; la jeune nièce de Panahi ; une avocate plus ou moins interdite de travail, etc.) qui se succèdent et se racontent, le réalisateur capte l'ambiance dans la société iranienne. Grâce à sa caméra placée sur un axe de rotation sur le tableau de bord, Panahi nous laisse aussi entr'apercevoir les rues animées de la métropole iranienne. Au pays où tout est sujet à interdiction et sanction, il fallait oser tourner **Taxi** et beaucoup de courage pour se laisser filmer ! Le film a changé de nom depuis sa diffusion en Europe, à cause de la série des films **Taxi** 1 à 4 réalisés, à l'exception du premier (signé Gérard Pirès), par Gérard Krawczyk ! Déjà lauréat de l'Ours d'or à la Berlinale, **Taxi Téhéran** n'a pas non plus interpellé les jurys du FIFF, et pourtant... C'était plein d'humour et d'inventivité, riche en informations, une vraie leçon de mise en scène : il faut aimer et savoir faire du cinéma pour réussir un film de presque 90 minutes en vase clos.

**Sand Dollars – Dólares de Arena – Les Dollars des Sables**, Laura Amelia Guzmán & Israel Cárdenas, République Dominicaine 2014, 1h20, COMPÉTITION INTERNATIONALE. \*\*



Chanson du film *Mr. Kaplan* « *SS in Uruguay* » (1975, paroles et musique de Serge Gainsbourg ; la chanson se rit des membres de la Schutzstaffel – SS – qui trouvèrent refuge en Amérique Latine après la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale) :

*SS in Uruguay, sous un chapeau de paille,  
Je siffle un jus de papaye, avec paille,  
SS in Uruguay, sous le soleil du rail,  
Les souvenirs m'assaillent, aie aie aie,  
Il y a des couillonnes,  
qui parlent d'extraditionne,  
Mais pour moi pas questionne  
de payer l'additionne.*

*SS in Uruguay, je n'étais qu'un homme de paille,  
Mais je crains des représailles  
où que j'aie,  
SS in Uruguay, sous un chapeau de paille,  
Je siffle un jus de papaye, avec paille,  
SS in Uruguay, j'ai gardé de mes batailles,  
Croix gammée et médailles, en email,  
Et toujours ces couillonnes, qui parlent d'extraditionne,  
Mais pour moi pas questionne  
de payer l'additionne !*

*SS in Uruguay, j'ai ici de la canaille,  
Qui m'obéit au doigt, Heil! et à l'oeil.*

oooo

Noéli a 20 ans, elle est belle et pauvre et se vend aux touristes occidentaux venus chercher le grand frisson en République dominicaine. Elle entretient depuis 3 ans une liaison avec Anne, une Française âgée (Géraldine Chaplin) qui l'adore et rêve de l'emmenner en Europe. Noeli n'a pas de famille, les enfants d'Anne semblent avoir rompu avec elle, c'est tout juste si elle peut dire deux mots au téléphone à son petit-fils. Les deux femmes semblent attachées l'une à l'autre, mais ce n'est peut-être qu'une impression : Anne paie, Noeli empoche, demande gentiment pour avoir plus, et entretient son petit ami qu'elle fait passer pour son frère. Lorsque les projets de départ pour Paris se précisent, la jeune fille semble prête pour la sécurité et l'amour que lui prodigue la vieille dame. La vie en France sera meilleure pour l'enfant qu'elle attend. Y croit-elle vraiment ? Et Anne, croit-elle qu'un retour à Paris avec une amante qui pourrait être sa petite-fille donnera du sens à sa vie ? Le film offre la vision déprimante d'une réalité néocoloniale assez sordide : détresse sociale et économique, personnages à la dérive, tourisme essentiellement sexuel, la belle île au soleil a des relents de paradis perdu. Géraldine Chaplin dans le rôle de la vieille dame est magnifique : elle paie de sa personne, se fragilise à vue d'œil sous nos yeux. Et elle réussit parfaitement à nous faire croire à sa passion pour la jeune femme (Yanet Mojica) qui ne se départit jamais de sa douceur tranquille. Pas de récompense non plus pour cet excellent film !

***Dap cãnh giữa không trung - Flapping in the Middle of Nowhere***, Hoang Diep Nguyen, Vietnam, France, Norvège, Allemagne 2014, 1h38, **COMPETITION INTERNATIONALE – Mention spéciale du Jury international, Prix du Jury œcuménique et Prix du Jury des jeunes.** \*\*

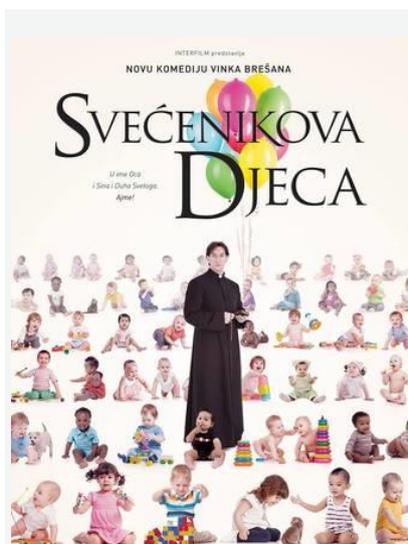
Lorsque Huyen tombe enceinte de son petit ami, tête brûlée irresponsable, elle comprend qu'elle doit avorter. Elle va trouver le moyen de le faire grâce à l'intermédiaire de sa meilleure amie, un travesti qui la met en relation avec un homme riche qui craque pour les femmes enceintes ! La générosité et le charme de cet homme sont sans limites, il a un immense respect de la vie et est fasciné par ce fœtus qui croît. À tel point que cela déteint peu à peu sur la jeune fille. Après avoir passé tout le film à prendre rendez-vous pour l'opération et à en repousser l'échéance, elle laisse petit à petit à l'enfant qui grandit en elle le droit de vivre. Comme le titre l'indique, elle passe son temps à s'agiter « au milieu de nulle part », elle barbote dans ses (in)décisions : plutôt ennuyeux ! Il semble que le Jury œcuménique ait vu là une véritable réflexion sur le respect de la vie. De mon côté, j'ai attendu jusqu'au bout du film que cette réflexion débute.

oooo

***Quelques nouveaux films hors compétition :***

***Mr. Kaplan***, Alvaro Brechner, Uruguay 2014, 1h35, distribué en Suisse par Trigon, \*\*

Jacobo Kaplan, d'origine polonaise, établi depuis sa tendre enfance en Uruguay, vit une retraite tranquille. Rien ne le distingue de ses amis juifs qui ont fui l'Allemagne nazie pour l'Amérique du Sud. On est en 1997, Jacobo se fait vieux et regrette de n'avoir pas fait de grandes choses dans sa vie. À 76 ans, le voilà grincheux, frustré, insatisfait. Ses enfants l'agacent, le nouveau rabbin aussi, et voilà qu'on lui retire son permis de conduire ! Que va-t-il faire de son temps libre ? Une information inattendue pourrait lui permettre de se racheter : il semble que s'offre à lui la possibilité de capturer un Nazi



Affiche croate du film **The Priest's Children (Bonté Divine !)**



Clotilde Hesme (Nadia) et Romain Paul (son fils Victor) dans **Le Dernier Coup de Marteau**

réfugié en Uruguay, tout près de chez lui. S'il accomplissait une capture historique « à la Eichmann » ? Le voilà lancé, avec un policier déchu et alcoolique, dans un plan foireux : à eux deux, ils enlèvent le vieil Allemand, le droguent et l'emmènent en bateau. Lorsque leur prisonnier se met à parler, les deux lascars iront de surprise en surprise. Leur duo est très savoureux : le vieux Jacobo naviguant entre sénilité, pseudo-perspicacité et mesquinerie, l'autre un brave gros, un vrai loser, que la vie n'a pas ménagé et qui méritait mieux. L'un et l'autre auront ce qu'ils méritent : Jacobo oubliera son rêve de grandeur, son compagnon trouvera le courage de lutter pour ce(ux) qu'il aime. Le film est plein d'humour, les situations et répliques prêtent à sourire, et on se laisse volontiers balader par cette comédie latina qui nous permet d'entendre la chanson de Serge Gainsbourg « **SS in Uruguay** » (voir texte en page précédente).

**Svecenikova djeca - The Priest's Children - Bonté Divine**, Vinko Brešan, Croatie, Serbie 2013, 1h33 \*\*

Le film est la longue confession de Don Fabijan à un jeune collègue : un retour en arrière sur ses méfaits « involontaires ». Don Fabijan, qui est donc le narrateur, est venu reprendre la paroisse d'une petite île de l'Adriatique, son prédécesseur ayant grimpé dans la hiérarchie. Un peu triste de voir une population uniquement vieillissante, Don Fabijan a l'idée, avec la complicité de l'unique vendeur de capotes de l'île, et celle du pharmacien, de percer les préservatifs, afin de faire remonter la natalité. Bientôt, le pharmacien remplace les pilules contraceptives par des vitamines. Le taux de naissances explose, mais les conséquences se révèlent bientôt incroyablement compliquées. L'île est envahie de touristes qui rêvent d'enfanter. Mais surtout, Don Fabijan, qui connaît par cœur ses

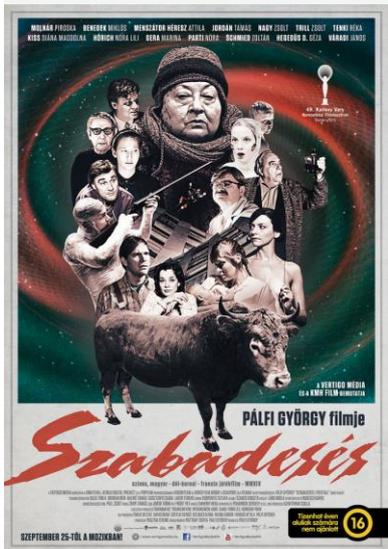
paroissiens, intervient secrètement dans leur vie, persuadé d'exécuter la volonté de Dieu. Mais pas plus que l'Eglise, il n'arrive à trouver de bonnes solutions pour chacun. Une très savoureuse comédie qui épingle le diktat du Vatican sur la contraception et qui a fait hurler de rire le public présent.

**Le Dernier coup de marteau**, Alix Delaporte, France 2015, 1h23, distribué en Suisse par Cineworx. [Fiche pédagogique e-media](#) \*\*

Victor (13 ans) ne connaît pas son père, Samuel Rovinski, un brillant chef d'orchestre. Quand l'adolescent pousse la porte de l'opéra de Montpellier, ce n'est pas pour la musique, mais pour rencontrer ce père venu diriger la 6ème symphonie de Mahler à Montpellier. L'homme le repousse d'abord avec hauteur, puis se radoucit. Victor l'observe de loin, découvre l'univers des musiciens, pose des questions. L'étranger se mue en mentor... Mais le quotidien de Victor est compliqué et il est angoissé. À cause de sa mère, Nadia, qui lui a annoncé qu'ils doivent quitter leur caravane sur la plage. Elle prépare leur prochain déménagement à Châlons, chez ses parents. Elle semble aussi préparer sa mort (le cancer la ronge, elle a perdu ses cheveux et porte perruque). Et il y a Omar, son entraîneur, qui le pousse à passer les épreuves qui pourraient le faire admettre dans une école de sports sise dans une autre ville. Et il ne veut pas s'éloigner de Luna, la petite voisine espagnole dont il est tombé amoureux. Ces relations humaines sont filmées avec délicatesse, pas de gros moments dramatiques pleins d'émotion, pas de musique emphatique, même si on sait que le titre du film se réfère aux trois coups de marteau dans la symphonie de Mahler. Le dernier coup de marteau, c'est celui que Gustav Mahler a décidé de retirer à la fin de sa symphonie,



Le couple aseptisé dans **Szabadesés / Free Fall**



afin de conjurer sa mort prochaine. Il a laissé aux interprètes de l'œuvre la possibilité de les faire retentir deux ou trois fois. Ce choix, c'est peut-être celui qui s'offre à Rovinski : devenir père ou continuer seul. Père et fils se rapprochent. Par contre, pas de retrouvailles entre le musicien de profession et la sauvageonne à qui il a fait un enfant. Désespérance, maladie, quête identitaire, mûrissement prématuré, angoisse de perdre ses attaches, autant de thèmes traités avec pudeur et justesse, sans surenchère.

**Szabadesés - Free Fall**, György Pálfi, France, Corée du Sud, Hongrie 2014, 1h20 \*\*

Sept sketches sombres et grinçants dont chacun se déroule dans l'un des sept étages d'un mystérieux immeuble. Dans le premier, une vieille femme sort de chez elle, laissant un mari apathique et indifférent, et se met à gravir avec peine les escaliers qui mènent tout en haut. Arrivée sur le toit, elle observe les lumières de Budapest dans la nuit, avant de se jeter dans le vide. À l'insu de tous, ou dans l'indifférence complète. Mais elle ne meurt pas, se relève, rassemble ses affaires, rentre dans l'immeuble et recommence son ascension, étage par étage. À chaque palier se révèlent les pratiques étranges auxquelles s'adonnent ses voisins dans le secret de leur appartement : le gynécologue qui pratique sur une patiente volontaire la réinsertion du bébé dans la matrice ; la jeune femme dont personne ne remarque la nudité totale dans une fête huppée ; le couple dont seul le petit garçon voit le taureau géant qui vit dans leur appartement ; l'homme et la femme entièrement enveloppés de film étirable qui esquissent une parade amoureuse dans leur appartement aseptisé, sans que leurs épidermes ne se touchent ; un médiocre enseignant qui réprimande le meilleur élève de la classe quand celui-ci lévite, etc. etc. Une

société grotesque et absurde, qui peut donner envie de faire la « chute libre » du titre. D'ailleurs la vieille dame du début ne s'y trompe pas : lorsqu'elle a re-gravi les sept étages, elle replonge, et ne se relève pas... Ou bien faut-il attendre un peu, pour qu'elle recommence ? Exploration imaginaire de notre société de l'extrême, de la consommation, de l'indifférence ? Sans doute. Pour apprécier **Free Fall**, il faut aimer la grossière fable burlesque et ne pas chercher trop de cohérence sur l'ensemble.

**Daan Gyun naam yu / Don't Go Breaking My Heart 2**, Johnnie To, Hong Kong 2014, 1h53 \*

Le titre anglais est celui d'une chanson qu'Elton John a rendue célèbre en 1976. La trame : Zixin et Shen Ran formaient un beau couple. Mais les appétits sexuels de Shen Ran ont fini par les séparer. Zixin a choisi Kevin, un architecte sérieux et dévoué qu'elle s'apprête à épouser. Shen Ran se laisse séduire par Yang Yang, une trader vedette dont Zixin devient l'assistante. Pas étonnant, donc, que les deux anciens amants se recroisent dans le quartier financier hyper moderne et luxueux de Hong Kong. Les protagonistes s'observent et communiquent par signes ou collages entre deux méga-buildings de verre se faisant face. Ce second volet de la franchise hongkongaise se développe à un rythme ébouriffant, les personnages sont beaux comme des images de mode, les voitures splendides... Ça ne manque pas d'humour : le Casanova saigne du nez dès qu'il fixe un décolleté bien rempli, la trader interroge une pieuvre pour connaître les tendances de la bourse... Mais l'intrigue est alambiquée, les rebondissements et quiproquos presque trop nombreux, les scènes musclées itou. Bref, à vos risques et périls !



Le vampire en tchador de *A Girl walks Home Alone at Night*



Brandon de Wilde (Joey Barrett), Jean Arthur (Marian Barrett), Van Heflin (Joe Starrett) et Alan Ladd (Shane) dans *Shane*



*A Girl walks Home Alone at Night*, Ana Lily Amirpour, Etats-Unis 2014, 1h39, distribué en Suisse par Praesens-Film AG \*

Bad City, ville de tous les vices, cité imaginaire dont les habitants s'expriment en farsi et qui est bordée par une fosse commune à ciel ouvert. Dans la nuit, une femme en tchador, une vampire, traque, sans se presser, de potentielles victimes. Elle blesse mortellement le dealer et le père indigne, elle épargne l'enfant et la femme bafouée. À Bad City, les morts (mordus) ne se relèvent pas ! La belle en tchador va tomber amoureuse du loser sexy dont elle a mordu le père. Filmé en noir et blanc (qui n'est certes pas un gage de beauté esthétique), dans un décor de taudis désertique, cette variation languissante et taiseuse sur le vampirisme doit receler des trésors qui m'ont échappé.

\*\*\*\*\*

**Les valeurs sûres, quelques trésors du répertoire cinématographique :**

Qu'est-ce que ces films ont en commun ? Ils ont été tournés dans la deuxième moitié du XXe siècle...au bon vieux temps ! Des acteurs iconiques y incarnent des héros, des justiciers, des gens en lutte contre une société qui ne leur fait pas de cadeaux, gagnants ou perdants, des personnages auxquels on s'attache. Pour ces cinq films, la version originale est parlée anglais, d'Amérique pour quatre, d'Irlande pour *Into the West*. Tous offrent une narration fluide et bien construite, une bande-son parfaitement audible et compréhensible, et des mouvements de caméra qui ne vous donnent pas le mal de mer. Il ne m'en faut pas plus. La vraie rareté de cette demi-douzaine de films était, pour moi, *Billy Jack*, qui passait en même temps que le « film-surprise » du dernier soir. On a choisi le film-surprise, sachant que nous avons le DVD de

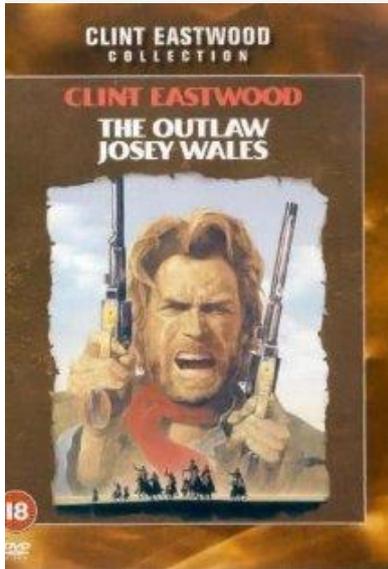
*Billy Jack*. Mal nous en a pris (voir page 1).

*Shane*, George Stevens, Etats-Unis 1953, 1h58 \*\*\*

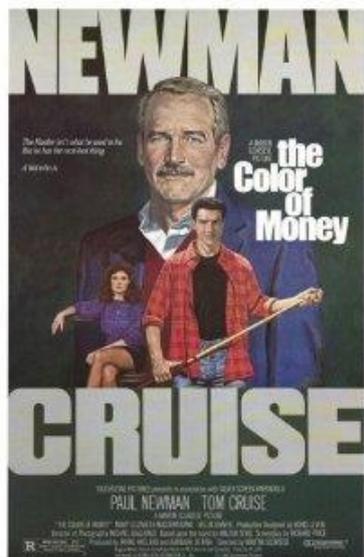
C'était bon de retrouver Alan Ladd, immense petit (1m65) acteur américain. Séduisant, peu causant, loyal et généreux, son personnage, Shane, un ancien chasseur de primes, arrive dans une petite vallée du Wyoming et s'arrête chez les Starrett : Joe (Van Heflin), son épouse (Jean Arthur) et leur fils de 10 ans, Joey (Brandon de Wilde) l'accueillent à bras ouverts. Le petit garçon est fasciné par le visiteur, son adresse de tireur, sa force. Il voit en lui un héros et une figure de père. Shane seconde Joe dans les travaux de la ferme et lui prête main-forte pour lutter contre un nommé Ryker, qui cherche à s'appropriier les terres des petits cultivateurs locaux. Ryker s'est assuré les services du tueur à gages Jack Wilson (Jack Palance) que Shane affrontera et abattra en duel, avant de reprendre sa route de cowboy solitaire. Simple et beau.

*The Outlaw Josey Wales*, Clint Eastwood, USA 1976, 2h15 \*\*\*

Missouri, 1864. La Guerre de Sécession arrive à son terme, mais pas pour d'irréductibles mercenaires nordistes (les « Red Legs ») qui surgissent chez Josey Wales, incendient sa ferme et massacrent sa famille. Le paisible fermier rejoint alors les troupes sudistes pour exercer sa vengeance. Comme l'Union leur promet l'amnistie, son contingent se rend. Mais c'était un piège : les Nordistes ouvrent le feu. Wales en réchappe, après avoir abattu son content de Nordistes. Il s'enfuit, semant les cadavres sur sa route, et devient le symbole de la rébellion. Désormais traqué par un détachement nordiste, il fuit en direction du Texas. Il va rencontrer un vieux chef indien dépossédé par les Blancs, une Indienne exploitée et maltraitée, une vieille émigrante dont le mari vient d'être



Tom Cruise (Vincent) et « Fast Eddie » (Paul Newman) en pleine action dans **The Color of Money**



abattu et sa toute jeune nièce, une entraîneuse au chômage, et bien d'autres. Une troupe colorée le suit désormais, solidaire et courageuse, et lutte à ses côtés. Western crépusculaire au souffle parfois épique, portrait lucide d'une Amérique en proie à la guérilla qui la ronge de l'intérieur. Dans un mélange réussi de tragédie et de comédie, Wales et sa suite traversent des territoires qui sentent la mort, la trahison, la désespérance.

**The Color of Money**, Martin Scorsese, U.S.A. 1986, 1h59 \*\*  
Sorti en 1986, **The Color of Money** est une suite à **The Hustler** (Robert Rossen, USA 1961), qui introduisait Eddie Felson (Paul Newman) à ses débuts d'arnaqueur-joueur de billard. Retiré maintenant du circuit (pas vraiment de son plein gré), « Fast Eddie » (Paul Newman 25 ans plus tard) est négociant en alcools et va de bars en clubs pour vendre sa marchandise. Le jour où il voit jouer le jeune et bouillant Vincent (magnifique Tom Cruise), il se reconnaît dans ce prometteur joueur de billard. Il lui propose de lui enseigner les ficelles du métier et de faire de lui un maître du billard et de l'arnaque. Vincent accepte. Mais, c'est plus fort que lui, il est imbattable et ne sait pas perdre pour mieux surprendre par la suite. Un frimeur n'a aucune chance dans les stratégies que voudrait lui inculquer Fast Eddie. Les deux hommes se fâchent, se quittent, puis se retrouvent face à face à Atlantic City, dans un championnat national. Le vieux maître défie son ancien élève et l'emporte ! Mais l'a-t-il vraiment vaincu ? Un film passionnant sur la transmission du savoir : faire d'un excellent et honnête joueur de billard un excellent et malhonnête joueur de billard. Passionnant.

**Into the West / Le Cheval venu de la Mer**, Mike Newell, Royaume-Uni 1992, 1h37 \*\*\*

Un magnifique cheval blanc apparaît un jour au bord de la mer et suit jusqu'à Dublin la roulotte d'un vieux nomade irlandais. L'homme et le cheval rejoignent les quartiers pouilleux où sont groupées les roulottes des gitans. L'animal, curieusement, n'obéit qu'au plus jeune des deux petits-fils du vieillard. Les deux garçons vivent avec leur père (Gabriel Byrne), autrefois chef de clan, dans un HLM. Leur mère est morte en accouchant du cadet, il y a sept ans. Depuis, leur père a sombré dans l'alcoolisme et quitté le clan pour se sédentariser. C'est un pis aller, car vivre ainsi, pour lui, c'est vivre en prison. Pas de place pour l'animal dans le camp nomade, les enfants l'emmènent dans l'appartement. Avec toutes les conséquences que cela implique ! La police intervient, séquestre le cheval, un policier ripoux le vend même à un riche éleveur. Les garçons réussissent à retrouver l'animal et s'enfuient avec lui, poursuivis par la police, l'éleveur et ses hommes de main, bref, toute l'Irlande : l'éleveur offre une forte récompense à qui les arrêtera. Mais les deux garçons sont rapides, leur monture infatigable, et les ruses et moyens propres aux gitans pour échapper à l'ennemi leur viennent tout naturellement. Leur père sort de sa torpeur éthylique, et avec l'aide de deux membres du clan, il se lance à recherche de ses fils. Le trio questionne le terrain à la manière ancestrale, et retrouve les enfants avant leurs poursuivants, là où l'animal mystérieux les a conduits. La famille gitane se reforme, et retrouve un sens à une vie que père et fils avaient abandonnée. Dans un mélange de réalisme et de magie, le film délivre un message social brutal, mais aussi et surtout une histoire d'amour et de rédemption.

**Donnie Brasco**, Mike Newell, Etats-Unis 1997, 2h27 \*\*  
En 1978 à New York, l'agent spécial Joe Pistone (Johnny Depp) est choisi par le FBI pour infiltrer



Ciarán Fitzgerald (Ossie) et Rualdri Conroy (Tito) et leur monture blanche dans **Into the West**



le clan Bonanno, une des familles les plus puissantes de la côte Est. Se faisant passer pour un receleur de bijoux nommé Donnie Brasco, il contacte un modeste sous-fifre de l'organisation, Benjamin Lefty Ruggiero (Al Pacino). Un lien très fort se développe entre eux, Lefty prenant très au sérieux son rôle de mentor auprès de ce bleu en qui il voit une sorte de fils putatif. Coupé de sa famille, qu'il voit à la sauvette, et de moins en moins, Donnie s'identifie peu à peu à ceux qu'il doit détruire. Tout en accumulant preuves et indices, il en retarde la livraison, redoutant, pour Lefty surtout, les conséquences de sa trahison. La violence est la règle première du milieu et certaines scènes sont insoutenables. Mais **Donnie Brasco** est bien plus qu'un film de gangsters : c'est la genèse d'une improbable affection, d'un attachement croissant entre deux hommes que tout semble séparer a priori, c'est l'osmose entre eux. C'est aussi, pour les deux acteurs principaux, des rôles dans lesquels ils peuvent démontrer les multiples facettes de leur talent.

○○○○○

J'ai assisté mardi 24 mars à ce qui est appelé « masterclass », mais fut en fait un « questions-réponses » entre l'acteur invité Jean-François Stévenin et ses hôtes : la réalisatrice Ursula Meier et le directeur artistique du FIFF, Thierry Jobin. Ce fut on ne peu plus savoureux et passionnant. Stévenin, fringant septuagénaire, a une longue carrière internationale (de François Truffaut à John Huston, en passant par John Irvin). Il a joué dans au moins 190 films, en a réalisés trois, et ne cesse de tourner ! Il est intarissable lorsqu'il parle de gens qu'il aime : il faut l'entendre imiter et raconter son pote Johnny Hallyday, un délice. Ou dire tout le bien qu'il pense de l'immense John Huston, qu'il imite aussi à la perfection (il nous fait également un Christopher Walken très convaincant et un Jean-Luc Godard par-

fait !). L'homme devrait faire un one man show ! Habitué des seconds rôles, c'est un acteur « excentrique ». N'empêche que tout le monde connaît ses traits fins et sa voix gouailleuse ! Et quand il raconte les tournages, les coulisses, ses rencontres, ses ressentis : c'est un vrai plaisir que de l'écouter. Modeste, ouvert et généreux, il nous fait partager son regard de professionnel cinéphile. La [vidéo de cette rencontre](#) est à voir sur le site du FIFF.

○○○○○

Voilà, lauriers et banderilles envoyés ! J'aimerais maintenant terminer par mes **vœux** pour la prochaine et 30<sup>e</sup> édition du FIFF qui se déroulera du 12 au 19 mars 2016 :

J'aimerais voir se créer une section « blockbusters inédits en Romandie » où le FIFF nous présenterait (à une heure pas trop tardive !) des films que les distributeurs zurichois ont testés en Suisse allemande et renoncé à montrer en Romandie (comme **Blackhat** de Michael Mann (USA 2015), **Agora** d'Alejandro Amenabar (Espagne 2009), **Labor Day** de Jason Reitman (USA 2013), **Stretch** de John Carnahan (USA 2014), **Kill the Messenger** de Michael Cuesta (USA 2014), **The Campaign** de Jay Roach (USA 2012), etc.

Et un autre vœu : si le FIFF nous montrait chaque année, sur grand écran, quelques épisodes d'une série à succès ? Comme il l'a fait en 2013, avec la mini-série en cinq épisodes **Penance** de Kiyoshi Kurosawa. Comme l'a fait la Berlinale en 2013, avec **Top of the Lake** de Jane Campion.

Et si le FIFF proposait régulièrement une section « Gangster, loubards et Cie », toutes nationalités confondues ?

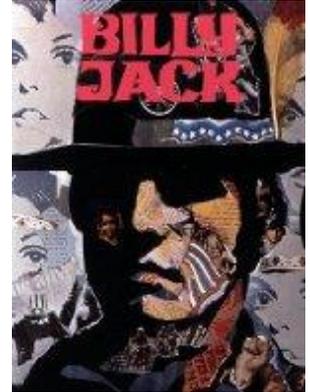
Et ceci, tout en gardant les sections « olé ! olé ! », les nombreux programmes « oh ! là là ! » et la

carte blanche à un invité de mettre aux pendulaires de prendre le dernier train du soir ! Ce pourrait être juste parfait !

---

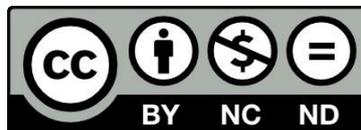
### Pour en savoir plus :

Les films dont **Billy Jack** est le héros : L'acteur principal, qui est aussi le réalisateur et le producteur, sort en 1971 le premier film d'une série de cinq, qui a pour héros Billy Jack, un sang-mêlé d'origine Navajo, qui revient du Vietnam où il s'est distingué sous l'uniforme des «Bérets verts». Charismatique et philosophe, expert en arts martiaux qui prône la non-violence, Billy Jack est le protecteur des défavorisés, c'est aussi un guerrier qui hait la guerre. À la fois Robin des Bois, Bruce Lee, voire Jésus-Christ, il incarne la Providence des exclus. Cela semblait un personnage à découvrir :



Tom Laughlin : ***Born Losers***, USA 1967  
Tom Laughlin : ***Billy Jack***, USA 1971  
Tom Laughlin : ***The Trial of Billy Jack***, 1974  
Tom Laughlin : ***Billy Jack goes to Washington***, 1977  
Tom Laughlin : ***The Return of Billy Jack***, 1986 (jamais terminé)

---



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, avril 2015 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons": <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>